

« Présentation. Écrire en 1845 »

Gilles Marcotte

*Études françaises*, vol. 30, n° 3, 1994, p. 7-10.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/035949ar>

DOI: 10.7202/035949ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## PRÉSENTATION

### ÉCRIRE EN 1845

GILLES MARCOTTE

Que voit-on paraître, en 1845, dans les environs de l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau? Les cases du roman, du théâtre, de la poésie sont vides. Dans la catégorie fourre-tout de l'essai, quelques petites choses : deux biographies du premier évêque de Québec, Monseigneur de Laval — attaqué assez durement par l'historien dans son premier tome —, et dont le mot « Esquisse », paraissant dans l'un et l'autre titre, souligne assez le peu d'ambition ; le *Journal d'un exilé politique aux terres australes*, de Louis-Léandre Ducharme ; et *Mission de la Colombie*, de Jean-Baptiste Zacharie Bolduc, un de ces opuscules religieux qui constituent et constitueront encore longtemps l'essentiel de la littérature canadienne. Des brouillies, donc. Et l'on comprend l'émotion qui s'empara des lecteurs, lorsque parut dans ce quasi-désert la masse imposante de l'*Histoire du Canada*. Il était donc possible, malgré tout, malgré les menaces qui de toute part entouraient la nation conquise, d'écrire en long et en large, de maîtriser la langue française et par elle les plus grandes idées, les prestigieux tableaux de l'histoire?

Dès le début, comme le note Suzanne Martin dans son étude de réception, l'*Histoire du Canada* fut reçue comme œuvre littéraire et comme œuvre historique, indissociablement. Ainsi le voulait l'époque, celle de Michelet : « La France

n'a donc qu'un grand historien, écrivait Berthelot Brunet, qui est un grand romancier». Il n'était pas déshonorant, alors, d'être à la fois écrivain et historien — bien que Michelet lui-même s'en défendît obstinément —, et l'on peut penser que les premiers lecteurs de Garneau furent sensibles avant tout à la puissance de langage que manifestait l'*Histoire*. On lui trouva quelques fautes; il les corrigea dans les éditions subséquentes. Les idéologues firent plus de dommages: les mésaventures du «Discours préliminaire», analysées par Julie Potvin, le montrent à l'envi. En tant qu'histoire, l'œuvre de Garneau eut une importance capitale, comme en témoignent dans ce numéro quatre historiens éminents, surtout si l'on tient compte de la pauvreté des ressources disponibles. Mais elle ne peut que s'éloigner, comme toute œuvre historique; elle appartient maintenant, dit William J. Eccles, à l'historiographie plutôt qu'à l'histoire.

Nous avons voulu faire une place aux historiens dans ce numéro du cent cinquantième anniversaire — il eût été indécemment de les ignorer —, mais la part du lion revient aux littéraires, pour qui l'*Histoire* et les autres écrits de François-Xavier Garneau sont des textes, des textes à lire, à goûter, à interroger comme l'action d'un sujet. Ainsi, Julie Potvin étudie le «Discours préliminaire», le texte le plus célèbre et le plus discuté de Garneau, comme un véritable essai; Rainier Grutman montre comment l'écriture «testamentaire» de Garneau se distingue de celle des romantiques; et le signataire de ces lignes s'est donné licence de promener, sur l'œuvre en prose et son auteur, le regard un peu étonné du lecteur d'aujourd'hui. Paradoxalement, c'est la partie la plus expressément littéraire de l'œuvre de Garneau, sa poésie, qui résiste peut-être le plus fortement à l'adhésion moderne. Est-il possible de lire aujourd'hui ces quelques poèmes que l'écrivain dissémina dans les journaux, avant de se livrer à l'histoire, et qui constituent le premier ensemble poétique de quelque importance (et pourvu d'une signature) au Canada? Robert Melançon a relevé le défi.

Il était temps, nous semble-t-il, que la littérature québécoise revendiquât comme sienne, ailleurs que dans quelques manuels, l'œuvre de François-Xavier Garneau. Nous avons dû, pour la lire, faire lever la poussière des bibliothèques. Celui qu'on a appelé le père de la littérature québécoise est introuvable en librairie, alors que s'y trouvent bon nombre d'écrivains mineurs de son siècle. Cette absence en dit long sur notre myopie culturelle.

Aussi bien, ne sera-t-il pas inutile de dire, très brièvement, qui fut François-Xavier Garneau. Il naît en 1809, dans une famille modeste de Québec. Après ses études primaires,

trop peu fortuné pour accéder au cours classique, il étudie à l'école du greffier et député Joseph-François Perrault, puis fait sa cléricature chez le notaire Archibald Campbell, qui possède une riche bibliothèque, anglaise et française. Il voyage : d'abord en Acadie, aux États-Unis, dans le Haut-Canada. En 1831, grâce à de maigres économies, il s'embarque pour l'Europe, où il restera jusqu'en 1833; à l'exception de deux voyages assez brefs en France, il séjourne à Londres, où il sert de secrétaire à Denis-Benjamin Viger, délégué par la Chambre du Bas-Canada auprès du Ministère anglais des colonies. Il fera plusieurs années plus tard la relation de son expérience européenne dans le *Voyage en Angleterre et en France, dans les années 1831, 1832 et 1833*, qui paraîtra en feuilleton dans *Le Journal de Québec* en 1854-1855. À son retour d'Europe, il publie des poèmes et des textes divers dans les journaux (dont quelques-uns qu'il a lui-même fondés), pratique peu longtemps le notariat, occupe divers emplois : secrétaire du Comité constitutionnel de Québec, caissier de banque, traducteur, greffier municipal. Les trois volumes de son *Histoire du Canada* paraissent en 1845, 1846 et 1848. L'ouvrage aura deux autres éditions, avec des variantes significatives, du vivant de l'historien, en 1852 et 1859. Une édition préparée par son petit-fils, Hector Garneau, paraîtra à la Librairie Félix Alcan, à Paris, en 1920. (Les différences textuelles qui apparaissent dans les articles de ce numéro viennent de ce qu'on se réfère tantôt à l'une, tantôt à une autre de ces éditions.) Très tôt consacré historien national, François-Xavier Garneau avait reçu de la Chambre, en 1849, une somme de mille dollars pour l'aider à poursuivre ses travaux; quelques années après sa mort, en 1866 — il souffrait d'épilepsie depuis 1843 —, on lui éleva une statue.

Quant aux circonstances historiques qui entourèrent la conception et la rédaction de l'*Histoire du Canada*, on parlera de la révolte de 1837-1838, d'inspiration à la fois nationaliste et libérale, et de l'*Acte d'Union* (entré en vigueur en 1841), interprété comme une tentative d'assimilation de la population française du Canada. Entre ces deux événements, le célèbre *Rapport Durham* — auquel il sera fait allusion plus d'une fois dans les articles qui suivent —, œuvre d'un lord anglais qui, après des considérations apitoyées sur la pauvreté matérielle et intellectuelle de la population française, ne voyait pour elle de salut et d'avenir prospère que dans l'assimilation. On y lisait notamment les phrases suivantes :

On ne peut guère concevoir de nationalité plus dépourvue de tout ce qui peut vivifier et élever un peuple que celle des descendants des Français dans le Bas-Canada, du fait qu'ils ont

conservé leur langue et leurs coutumes particulières. C'est un peuple sans histoire et sans littérature<sup>1</sup>.

François-Xavier Garneau écrira la première œuvre historique et littéraire du Canada français\*.

1. John George Lambton Durham, le *Rapport Durham*, traduction et introduction de Denis Bertrand et d'Albert Desbiens, Montréal, l'Hexagone, Typo/Document, 1990, p. 237.

\* La réalisation de ce numéro a été rendue possible par une subvention du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et la collaboration de deux attachées de recherche, Suzanne Martin et Muriel Fifils.

Les textes de Ramsay Cook et de William J. Eccles ont été traduits par Gilles Marcotte.